

Title	Récits de France de Nagai Kafû <<Débauche>> (chapitre II)
Sub Title	永井荷風「放蕩」(第二章)(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2014
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.59 (2014. 10) ,p.15- 23
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20141031-0015

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Récits de France de Nagai Kafû « Débauche » (chapitre II)

YAMAMOTO Takeo

Dans le chapitre premier, le protagoniste Sadakitchi, diplomate à l’ambassade du Japon impérial à Paris, qui y habite depuis 3 ans, déjà fatigué de sa vie parisienne, cherche une façon de passer le reste de la journée après son travail chaque jour. Un soir, il a rencontré une fille de joie dans une gargote. Elle l’a emmené chez elle. Dans le chapitre II, à côté de la femme de mauvaise vie endormie, il se souvient d’une femme qu’il avait fréquentée aux États-Unis : Ama. Lors de leur séparation, le protagoniste se grise de son amour tragique. Cela évoque une particularité des romans personnels romantiques, *Graziella* de Lamartine par exemple. En outre, la débauche, qui est également le titre du récit, est un mot-clé de la première partie de *La Confession d’un enfant du siècle* de Musset. En fin de compte, ce récit est inspiré du romantisme français. Le protagoniste s’enivre de son chagrin d’amour, mais il déclare aussi qu’il veut devenir comme des personnages de théâtre ou de romans, ce qui nous fait penser à l’héroïne de *Madame Bovary*. La littérature japonaise à l’ère de Meiji (1868–1912) importe de la France presque à la fois le réalisme contemporain et le romantisme. Par ailleurs, les *Récits de France* ont été censurés ; ce chapitre révèle la cause : le héros n’arrive pas à aimer le

1) L’auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 55–63.

gouvernement japonais, belliqueux, à cette époque. Voici ma traduction du chapitre II de la « Débauche » des *Récits de France* de Nagai Kafû.

« Débauche » (chapitre II) des *Récits de France* traduit du japonais par Takeo Yamamoto

II

Sadakitchi s'est réveillé à cause d'une grande chaleur humide, la femme s'endormait calmement, la tête sur son bras, le front sur sa poitrine. Ce visage intime de la femme dormant lui a évoqué soudain une affaire d'il y a 7 ou 8 ans. C'était le moment où il avait été envoyé à Washington, nommé, pour la première fois, diplomate adjoint. Ama lui avait dit qu'elle ne pouvait jamais dormir sans appuyer sa tête sur son bras comme cela, s'est-il souvenu. Il a lu le plus souvent, dans ses lettres, la phrase suivante : « Let me sleep in your arms ! (Laissez-moi dormir dans vos bras !) » Ama ! Grâce à elle, j'ai connu, pour la première fois, l'amour violent de la femme occidentale. Sa passion est vraiment *active*. C'est extrêmement ardent. Même l'esprit des femmes japonaises n'est pas fondamentalement différent de celui des femmes occidentales, mais celles-là ne s'expriment presque point, elles sont peu énergiques. Voilà pourquoi le plaisir de la chair entre l'homme et la femme au Japon est très diminué. L'amour au Japon est tout à fait naturel. On n'y invente pas de façon de renforcer une excitation dont l'affaiblissement doit être évité par des techniques ou par des imaginations. Depuis deux mille ans, les Japonais sont contents d'un seul genre d'alcool qui vient du riz, le *saké*, en n'en inventant pas d'autres, cette histoire révélerait bien que les Japonais sont des enfants naturels, simples et primitifs. L'Amérique a été un nouveau monde plus étonnant pour Sadakitchi que pour Christophe Colomb.

Ama, c'est la femme d'escorte vers une découverte. C'est une prostituée qui a habité rue C... derrière un bureau de poste à Washington. Au début, comme n'importe quel Japonais qui vient à l'Occident, il a fréquenté immo-

dérément chez elle, content d'une harmonie curieuse de son passe-temps favori, de sa débauche et de son apprentissage : on pourrait faire des exercices de conversation anglaise, en s'amusant sans gêne. D'abord il avait de la curiosité, bien qu'il ne l'aimât pas trop en réalité, il lui a déclaré très souvent son amour comme dans le théâtre ou dans les romans. Après l'avoir fait assez, il s'en est ennuyé, mais en revanche Ama, qui prenait au sérieux ce qu'il avait dit depuis le début, s'est accrochée aux basques de Sadakitchi qui commençait à s'éloigner d'elle, enfin il a été embarrassé. Il a eu très peur de ce qui arriverait.

Mais pourtant il lui semblait regrettable de la repousser complètement. En effet, il a même senti que cela était insupportable. Quais du fleuve Potomac où ils s'étaient promenés au clair de la lune, ombres des arbres aux jardins calmes où les lumières avaient été bleues, morceaux pour piano exécutés dans la chambre d'à côté qu'il avait écoutés dans son lit en faisant la grasse matinée. Les scènes de chaque endroit ont légèrement enivré son cœur. La voix débordante des sentiments sincères d'une femme, dont la peau touche hermétiquement celle d'un homme, n'est ni seulement une langue ni une prononciation, mais elle est l'égale de la poésie ou de la musique. Sadakitchi a été, bon gré mal gré, à sa merci. Elle a volontairement souhaité se sacrifier pour lui : avec son salaire, elle l'a fait habiter dans un bel hôtel, lui a acheté des pierres précieuses et lui a fait prendre des repas délicieux. Ne pouvant rester sans rien faire devant son dévouement, Sadakitchi lui a dit parfois : « Ne soyez pas si gentille. » Alors, elle a pleuré à grand cris pendant toute la journée, comme si c'était une insulte ; enfin cela l'a embarrassé et il n'avait plus qu'à fermer les yeux sur tout ce qu'elle faisait.

Mais pourtant il a été également ému parfois jusqu'aux larmes par la voix miséricordieuse d'Ama, en pensant à sa solitude en voyage ou surtout lorsqu'il était touché par sa lecture d'articles sur des conflits raciaux, tragiques et incessants dans le monde entier. Il est brusquement devenu content

et tendre, et il s'est vraiment impatienté de s'exprimer : il a écrit, un jour, à un de ses anciens amis au Japon, pour lui donner de ses nouvelles concernant sa vie heureuse, cependant en le relisant, il a été lui-même surpris que le ton du début changât peu à peu et se refroidît, enfin il écrivait ceci : « L'accomplissement d'un amour est comme cela ? Quelle différence entre le rêve et la réalité de ce que j'avais envié et désiré en me tourmentant ! Que de fois mes imaginations m'ont égaré ! Si je lui disais de se tuer, elle pourrait le faire. Que je fasse même cela pour être sûr de son influence, quel intérêt cela suscitera-t-il ? Le rêve réalisé nous fait forcément éprouver une déception et une amertume, qui sont beaucoup plus grandes qu'une tristesse que l'on a à cause de l'insuccès... »

Sadakitchi, lui-même, s'est étonné des lettres qu'il avait écrites et les a admirées aussi en même temps. Mais enfin, cette sorte de pensée de lui ne concerne pas seulement l'amour : toutes les choses qu'il a connues jusqu'à aujourd'hui sont pareilles. Devenu diplomate adjoint, il est venu à Washington, la guerre russo-japonaise éclata l'année suivante. Cependant il ne peut pas devenir aussi brave qu'il le veut. « Au moment critique de la patrie, moi, indigne de mon poste, je m'en charge à l'étranger... » Tout en essayant d'y ajouter un ton à la chinoise dont on se plaint de soi, insignifiant devant l'histoire, il n'était, en réalité, qu'un employé gouvernemental qui ne concernait pas du tout directement la sécurité ni le danger de la patrie. Chaque jour, il mettait au propre, comme la prunelle de ses yeux, les manuscrits rédigés par son supérieur et les informations du ministre des Affaires étrangères, sur les papiers où treize lignes rouges étaient imprimées, en plus, il aidait à traduire les télégrammes chiffrés, c'était tout. Autour de lui, ses supérieurs et ses aînés ne parlaient que de leurs récompenses et de leurs indemnités de voyage à l'époque où on avait signé la paix après la guerre sino-japonaise. Même lorsqu'il travaillait, ils lui disaient de dégager d'anciens journaux officiels ou de vieilles listes du personnel, et ils ne discutaient que de la remise de titres

ou de celle de décorations 10 ans avant aux gens qui n'étaient ni leurs parents ni leurs amis. Sadakitchi ne souffrait pas autant de la hausse des impôts de guerre que les autres, mais il détestait simplement qu'il fût de service, sans dormir, pour recevoir les télégrammes, c'est pourquoi il souhaitait qu'on rétablît la paix le plus tôt possible. Le résultat de la guerre ne l'intéressait presque point. Si jamais on perd la guerre, aujourd'hui, grâce aux relations internationales parmi les pays, il n'est pas nécessaire de s'inquiéter que la défaite engendre l'effondrement d'une patrie comme autrefois : on n'a qu'à payer les réparations imposées à un pays vaincu. Cela pèse sur le peuple plus lourdement que d'ordinaire, mais pourtant on ne devient pas tout de suite pauvre, on ne meurt pas de faim non plus. Mon père est chef d'une famille assez riche pour y survivre, et moi, je pourrai continuellement vivre avec mon salaire mensuel seul. Je ne suis, au plus, qu'un diplomate adjoint, haut fonctionnaire de dernière classe. Le gouvernement ne pourra pas faire forcément payer les gens pauvres... Même cette sorte de pensée est bientôt devenue inutile. Les nouvelles de la guerre ne concernaient que notre victoire. C'est Sadakitchi lui-même qui traduisait les télégrammes de cette sorte ; le sentiment du devoir pour son métier seul l'a fait s'en occuper ; pour lui, ce travail n'avait ni excitation, ni curiosité, ni intérêt.

L'ambassadeur de la paix et sa suite sont arrivés aux États-Unis. Chacun des membres de la légation qui n'a pas été envoyé là où les pourparlers avaient lieu, s'en plaignait beaucoup. Sadakitchi a pensé que leur plainte ne venait pas d'une fidélité fervente à leur patrie, mais qu'elle n'était enfin que des lamentations causées par une vanité inaccomplie : ils ne pouvaient plus espérer être décorés. Sadakitchi aussi était une des personnes qui restaient à Washington. Mais cela est drôle : il ne s'en plaint point, il n'est fier de rien. Simplement et sincèrement pour lui, plus les jours passent, plus il lui est profondément désagréable d'être diplomate : il a un poids sur la conscience en gagnant sa vie grâce au gouvernement japonais. Puisque Sadakitchi est di-

plomate de cet État, il veut être tellement poussé par le patriotisme qu'il ne peut plus dormir, mais ce n'est jamais possible. Eh bien, il veut résolument démissionner et abandonner sa nationalité pour devenir comme des Juifs ou des Tsiganes errants, sans état civil. Pourtant ce n'est aussi qu'un désir, en fait, il ne peut rien faire, il passe tous les jours en traînant.

Peu après, il a été promu troisième secrétaire d'ambassade. Au moment où il a reçu la notification de sa nomination, majestueuse, il lui a semblé, sans raison, que son sort était extrêmement drôle. Puis il a été muté à l'ambassade du Japon à Londres.

Ama, qu'il fréquentait par habitude depuis longtemps, lui a dit en pleurant qu'elle allait l'accompagner ou mourir. Sadakitchi a pensé : « si je veux vraiment quitter mon poste gouvernemental, où j'ai mauvaise conscience, c'est maintenant ou jamais ; mais si je le quitte, je ne pourrai plus facilement gagner ma vie, puisque je suis à l'étranger. Qu'on le veuille ou non, comme Ama le souhaite, je ne deviendrai qu'un simple maquereau dévoyé qui vit grâce à une prostituée. C'est un grand souhait qu'Ama veut me dire mais qu'elle ne peut pas. » La confrontation entre l'honneur et l'amour, cette question ancienne est posée. Mais ce dont Sadakitchi souffre, ce n'est pas la réponse à cette question. Il a déjà décidé sa réponse : victoire de l'amour. Malgré sa décision, il n'a toujours pas le courage de l'exécuter. Comment pourrait-il rassembler son courage pour ce but ? Il a passé plusieurs jours dans l'angoisse. Enfin, la dernière nuit, Sadakitchi a rendu visite à Ama chez elle en se disant : « Je m'en fous. Tout dépend de la tournure que prendront les choses. Mais, à vrai dire, je voudrais, moi aussi, tant bien que mal, devenir comme ces personnages misérables qui m'ont ému récemment dans le théâtre ou dans les romans et qui manquent leur vie en se déshonorant pour l'amour et une femme. »

Même un jour ordinaire, quand Ama a entendu les pas de Sadakitchi monter l'escalier, elle l'attendait, avec impatience, derrière la porte, dès

qu'un de ses pieds est entré dans sa chambre, elle l'a saisi à bras-le corps, de toutes ses forces, et l'a bruyamment embrassé sur le corps partout, la bouche, les yeux, les oreilles, le nez, les joues en criant des mots qui étaient, si on les traduit littéralement : « Ah, mon chéri ! Mon bébé ! Mon coq ! Mon bijou ! Ma pêche ! Ma friandise ! » Cela était journalier. Alors, ce jour-là, c'était un entretien où ils décideraient enfin leur dernier destin : se quitter ou habiter ensemble. En ne pouvant même pas supposer quel vacarme elle commencerait à faire à cause d'une seule réponse de lui, Sadakitchi a doucement poussé la porte et y est entré à pas de loup, comme s'il s'approchait d'une chambre secrète où habitait un esprit malin.

S'il était presque sûr qu'Ama pleurait dans son lit, elle regardait dehors entre les rideaux à moitié ouverts, assise sur le canapé, tout en gardant les cheveux défaits depuis l'après-midi. Lorsqu'elle l'a vu, elle s'est levée doucement et a dit en lui tenant la main : « Quoi de neuf ? » Elle l'a salué en l'embrassant légèrement comme la femme le fait avec son mari chaque matin, et elle l'a fait asseoir sur le canapé à côté d'elle. D'autant plus que Sadakitchi s'était inquiété qu'elle s'évanouît à sa vue un petit moment à cause d'un bouleversement, comme le fait souvent la femme occidentale, la réalité toute différente lui a fait vaguement peur : il s'est demandé si elle était déjà devenue folle ; un moment, il a seulement pu l'observer sans en avoir l'air. Ama n'est pas devenue folle. Elle ne pleurait pas, non plus. En lui serrant la main sur ses genoux, elle lui a dit : « Écoutez. C'est moi qui me suis trompée, excusez-moi. J'ai dit que je me tuerai ou que je ferais quelque chose, tout cela est venu de mon égoïsme. Je vous en prie, allez en Angleterre, sans vous soucier de moi. Puisque, depuis notre rencontre, j'ai passé deux ans de plaisir tout entiers, si je n'en faisais qu'à ma tête, Dieu ne me pardonnerait pas. Franchement, allez-y, sans vous inquiéter de moi. Mais écoutez, ne m'oubliez jamais, je vous prie. Je ne dépenserai pas sans compter, je ferai sérieusement des économies, et je vous verrai à Londres, sans aucun doute.

Donc, attendez-moi, vous aussi, sans avoir aucun flirt. Quand on se verra, allons à une source thermale en Suisse, pendant vos vacances d'été, n'est-ce pas ? Alors, simplement jurez de ne jamais m'oublier jusqu'à la fin de votre vie. Promettez-moi de me faire envoyer votre lettre par chaque bateau. J'en serai contente de tout cœur. *I'll be absolutely happy* (Je serai absolument heureuse). » Elle l'a affirmé en élevant la voix et en se battant le cœur avec la main.

Malgré Sadakitchi, s'attendrissant, les larmes ont coulé des yeux. Il s'est jeté à ses pieds, comme s'il priait. C'avait été une rêverie trop téméraire que de mener une vie de bohème en démissionnant de son poste de fonctionnaire. En toute chose, il faudrait penser avec franchise et modestie. Il ne lui était pas facile de quitter son emploi, il allait donc aspirer à son amour au-delà de la mer, qu'il ne pouvait pas voir. On devrait dire que cela était beaucoup plus fidèle à son amour. Il a senti qu'une amertume indescriptible, à la fois triste et belle, perçait tout le fond du cœur. Ah, à ce moment, avec quelle profonde émotion Ama et moi, tous les deux, avons entendu, en silence, l'hymne d'une église lointaine, venant de quelque part dans la ville calme de Washington !

(à suivre)